

Tu gardes le silence, et moi aussi, je m'en vais
Gilles Archambault, *Qui de nous deux ?* (récit), Boréal, 2011,
117 p.

Jean-Claude Brochu

Number 134, September 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, J.-C. (2012). Review of [Tu gardes le silence, et moi aussi, je m'en vais / Gilles Archambault, *Qui de nous deux ?* (récit), Boréal, 2011, 117 p.] *Moebius*, (134), 139–141.

GILLES ARCHAMBAULT
Qui de nous deux? (récit)
Boréal, 2011, 117 p.

Tu gardes le silence, et moi aussi, je m'en vais

La littérature en général, aussi bien la sienne que celle des autres, n'offre ni consolation ni véritable recours devant la vie qui s'arrête. Gilles Archambault reconnaît que son écriture a besoin des insuffisances de la vie. Un écrivain écrit parce qu'il ne sait pas vivre. Les nombreux compagnons qu'Archambault cite par ailleurs dans son récit montrent que la lecture peut cependant l'aider à comprendre ce qu'il ressent. Par réflexe d'écrivain qui publie, ce « survivant » s'appuie sur ses mots comme à un « cadre de marche » pour honorer la mémoire de sa femme ou tout simplement pour retourner vers les autres. Écrire ne le tire de rien, mais le replonge au cœur des raisons d'aimer. La publication représente son unique ressource pour avancer qui ne dépende pas totalement de Lise, sa seule retraite en cinquante-deux ans de mariage. Tout au plus le distrait-elle un moment de son désarroi sans jamais l'en éloigner. Une partie de sa peine gagne ainsi en étendue sans que le reste perde en profondeur. Mais l'homme, lui, cherche surtout à prolonger le dialogue avec le témoin privilégié de sa vie : « C'est tout simple, je n'ai qu'un désir, lui parler, la toucher. » L'écriture lui apparaît comme une manière de continuer un peu plus qu'intérieurement la vie à deux.

On ne peut pas vraiment ranger *Qui de nous deux?* dans les livres de deuil ; celui-ci s'amorcerait lorsque, après la mort d'un proche, la vie connue entre lui et soi commence à finir. Ici, l'amour n'a pas assez changé de visage. L'épouse ne s'en est pas encore allée : « Je la cherche sans cesse. » Gilles Archambault perpétue sa présence au quotidien jusqu'à une certaine muséification de son appartement du Vieux-Montréal, où la photographie de Lise remplace « une litho de Zao Wou-Ki ». Son souvenir tout récent s'en trouve magnifié, réinventé dans une certaine mesure, car chez Gilles Archambault, la tentation

du romancier n'est jamais loin. Else, par exemple, la bien-aimée des livres de Marc Bernard dont l'auteur se souvient au début de son récit, compose avec Lise une quasi-anagramme. Sans compter que le regret des regrets sature l'atmosphère de *Qui de nous deux?*. Pour toutes ces raisons, il s'agit davantage de la rétrospective d'un accompagnement dans la maladie, d'un passage à la mort de l'autre, puis à la sienne propre, tel un témoin reçu de la main à la main : « Je me dirige vers ma mort. » C'est ici la mort par contamination – comme tant de choses dans un couple –, le début de la non-vie du veuf.

Malgré la désignation générique en première de couverture, les quarante-quatre entrées de ce « récit » l'organisent plutôt en journal plusieurs fois décalé. Le temps racontant s'écoule du 7 janvier au 10 mai 2011, date du cinquante-troisième anniversaire de mariage de l'écrivain, et le temps raconté remonte jusqu'à la fête du Travail de 1957, jour de la première rencontre entre les futurs époux. Au-delà de la relative spontanéité qu'elle suppose, la forme semble pourtant assez trompeuse. Effectivement, si l'on excepte la ponctuation dans la marche des jours, quelques brèves considérations sur l'écriture, des observations météorologiques, des évocations de promenades dans son quartier ou de repas en solitaire, le journal ancre peu son auteur dans le quotidien, toujours rivé à la disparue. Seule perspective : la préparation et l'accomplissement d'un voyage en France, mais dans les pas de leur couple. Le présent inhérent au journal « s'écroule » devant le passé récent de la maladie incurable de la bien-aimée, avec ses déchéances, ses défaites et abandons successifs, les explications interrompues, les phrases qu'il aurait fallu relever, etc. Présent et passé proche s'ouvrent encore sur les cinquante-trois années et deux tiers du couple. Ce récit sous l'aspect d'un journal concerne donc avant tout le passé. L'aménagement du présent, par l'écriture notamment ou par la conservation des lieux, vise à retenir le passé dans ses proportions familières : « Je me déplace dans notre appartement. Tout me rappelle sa présence. » Le présent comme tel est en panne, ne fabrique plus de passé à deux. Voilà à première vue un thème majeur des livres d'un Gilles Archambault que la mort de Lise rend doublement nostalgique : incapable de revenir en arrière et incapable désormais de retrouver un temps postérieur à 2010 où elle aurait été. Si la légère décantation du passé n'est pas encore le deuil – qui ne commencera peut-être qu'après le 10 mai 2011 –, elle entraîne assurément le lecteur et l'auteur vers la mélancolie : notre sentiment d'« exil », la finitude dont nous sommes inconsolables. Et voilà le grand thème de la littérature.

A fortiori quand il se présente comme un journal, un tel récit soulève également la question de la pudeur. L'auteur nous prévient que rien n'est exhibé. Nous lisons un portrait conforme à la femme aimée, sur le ton de la retenue. Mais tout récit n'est-il pas impudique? Oui et non. L'écrivain pudique peut, par exemple, s'arrêter en chemin vers les grands mots pour suggérer à ses lecteurs que notre enveloppe ne cache pas seulement de la poussière. Ou, plus universellement, ressentir la nécessité de remballer un peu les cadeaux de la vie avant de les partager avec les autres, car éventer le cœur de nos existences ne va pas sans déperdition pour soi. Les mots déjà retranchent, nous rappelle Gilles Archambault, et il faut pourtant retrancher encore à ceux que nous avons gardés. Si elle veut continuer de vivre en nous, la part d'une relation de cinquante-deux ans qui n'est pas incompréhensible doit être à moitié tue; l'hommage s'accommode mal du secret, mais à l'intérieur de nous, la vigueur du souvenir en dépend. Garder pour soi prend alors tout son sens.

La pudeur se double du respect de l'autre. Comparé au roman, un récit autobiographique commande la pudeur en raison inverse de sa part réduite d'affabulation. Gilles Archambault ne conclut de «pacte autobiographique» – cet engagement que prend l'auteur à écrire toute la vérité sur soi dans la mesure où il y a accès – qu'avec sa première lectrice, celle qui avait tout lu de lui en manuscrit ou sur épreuves: «Je me fais l'obligation de n'écrire que des aveux dont elle pourrait prendre connaissance.» Le lecteur sait qu'il n'a droit qu'à des segments d'autobiographie écrits par «la moitié d'un couple». À n'en pas douter, c'est à Lise que Gilles Archambault lègue ces pages, à celle qui a connu son quartier d'enfance, sa jeunesse; à la compagne des nombreux voyages (dont une quarantaine à Paris); au seul être avec qui habiter le silence; à celle qui a confiance en lui; à l'incitatrice à écrire, à celle qui fournit le mot déclencheur de rêve; à la compagne des lectures, des étés à Sainte-Adèle avec les enfants; à celle qui lui apprend la beauté et qui l'apaise un peu; à «l'amoureuse, l'amie, la sœur»; à cette autre qui, en partant, le laisse en exil de sa propre vie. En hommage à celle-là donc, la seule interlocutrice, et aussi en témoignage de ces unions qui durent au nom de leur imparfaite beauté, au cimetière de la Côte-des-Neiges, là où «il n'y a pas d'oliviers» pour alléger la terre, s'élève par contre une plaquette de cent dix-sept pages aérées par les vents du dernier voyage à deux, à Saint-Malo, qui soufflent parfois d'outre-tombe jusqu'en Amérique.